



LA CONFIANCE : UN ÉLAN VITAL !

VINCENT TRIEST

ATELIER FÉDÉRAL PHILOSOPHIES DE LA PERSONNE – LA VIE NOUVELLE - LVN (ASSOCIATION L. 1901)

CENTRE D'ACTION POUR UN PERSONNALISME PLURALISTE - CAPP (A.S.B.L.)

BRUXELLES – PARIS, OCTOBRE 2011

INTRODUCTION

CON-FIANCE : SE FIER AVEC L'AUTRE ?

La Confiance représente-t-elle une valeur-clé de La Vie Nouvelle¹ ? Sera-elle un axe majeur de son renouveau ? C'est le pari de la session fédérale que le Mouvement La Vie Nouvelle organise en juillet 2012 à Branguier. Ces réflexions représentent un apport au travail en commun des Ateliers Fédéraux du Mouvement qui se sont associés pour préparer et animer cette session. Il s'agit de l'Atelier Philosophies de la personne, de l'Atelier Spiritualité, de l'Atelier Politique et de l'Atelier Un Autre Monde est possible. Ce chantier associe aussi le CAPP², association de droit belge qui se centre sur le renouveau du personnalisme. Par ce travail partagé, un « projet relationnel »³ se construit dans la confiance des uns envers les autres. N'est-ce pas le sens le plus profond de ce mot : « se fier avec l'Autre » ?

LA CONFIANCE EST-ELLE FILLE DE LA RAISON ?

La question des raisons de faire confiance à quelqu'un revient souvent dans les conversations. Il semble alors que la confiance suppose un raisonnement, une logique. Il y a ce que nous savons ou croyons savoir de quelqu'un, de ses qualités et de ses défauts, dont nous faisons la balance pour décider de faire confiance ou pas. L'expérience joue aussi. Il y a des gens dont nous disons qu'ils sont fiables, d'autres moins voire pas du tout.

¹ Site internet du Mouvement La Vie Nouvelle : <http://www.lvn.asso.fr/>

² Site internet du Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste : <http://www.personnalisme.org>

³ Blog « Projet relationnel » de Christophe Engels, membre du CAPP, sur <http://projetrelationnel.blogspot.com/>

La plupart des visions de l'homme, en Occident du moins, sont fondées sur la conviction que la raison constitue le propre de l'humanité. La raison serait la faculté première qui nous guide avec sûreté dans l'existence. En dehors d'elle, pas de salut ! Dans cette optique, la confiance « raisonnable » que nous plaçons dans les autres, sur base du raisonnement bien balancé des qualités et des défauts, décrit auparavant, serait fille de la raison.

Mais la raison peut-elle se suffire à elle-même ? Est-elle capable de construire par elle-même, sur elle-même, ses propres fondations ? Ou bien, a-t-elle une source première⁴ à chercher ailleurs qu'en elle-même ?

Comment expliquer que la raison ait besoin du langage pour exister – nous pensons dans notre langue – et que le langage n'existerait pas sans confiance⁵ ? En effet, la langue procède de la mise en partage du monde. En contraste avec l'animalité (qui est aussi en nous) l'humanité apparaît quand nous percevons que le monde est aussi pour les autres. Mettre des mots sur les choses c'est déjà les partager. Les prédateurs n'ont pas besoin de la langue : ils prennent, tuent, mangent. Le monde est à eux, il les prolonge.

Sans confiance, le langage est faussé, la langue est fourchue. Sans confiance, ni langage qui tienne, ni raison. Nous voyons ainsi que la raison n'est pas si première que ça. Elle est précédée par une parole et cette parole ne serait pas sans la confiance. Celle-ci n'a pas besoin de la raison pour être raisonnable, elle la précède, elle est à sa source. Attention, il ne s'agit pas de refouler la raison, au nom d'un subjectivisme mal compris, mais plutôt de lui redonner son sens qui est relationnel et intersubjectif.

Nous ressentons que la confiance touche au plus intime, au plus profond de notre être. Donner sa confiance, recevoir la confiance de l'autre, cela donne du sens, du goût à la vie. A l'inverse, se méfier et sentir la méfiance envers soi, c'est triste, et la raison n'y peut rien.

CONFIANCE ET INTUITION

« Lui, il inspire confiance ». Ces mots nous sont familiers, et c'est tant mieux. Car nous le savons d'expérience et nous venons de le dire : la confiance enchante la vie. L'expression « inspirer confiance » confirme qu'il ne s'agit pas d'une activité cérébrale, œuvre de la raison qui raisonne.

⁴ Vincent Triest, Plus est en l'homme, Le personnalisme vécu comme humanisme radical, éd. Peter Lang, 2000, pp. 107-110

⁵ Berek Bickerton, La Langue d'Adam, éd. Dunod, 2010

Comment la confiance apparaît-elle à notre conscience ? Une petite phénoménologie du vécu suggère qu'il s'agit d'une intuition, fondée sur les données immédiates de la conscience (Henri Bergson). Inspiration n'est pas raison. La confiance est un événement venu de l'Autre et qui nous touche. C'est le sens de l'expression « inspirer confiance » : le mouvement va de l'un, la source qui inspire, à l'autre qui la reçoit, qui en est inspiré.

Les visions de l'homme en Occident ne cultivent pas seulement l'hégémonie de la raison. Elles sont marquées aussi par une conception hégémonique du Sujet, fondé précisément sur le postulat (contestable ?) de l'autonomie de la raison. Le Je se pose face au monde et aux autres, dans un splendide isolement. Notre petite phénoménologie de la confiance met cette superbe du Sujet souverain en question.

Quant l'autre inspire confiance, celui qui éprouve cette confiance la reçoit comme une inspiration qui vient de cet autre plutôt que directement de son for interne. L'intuition qu'il éprouve ne provient pas de sa seule activité de sujet. Inspirer confiance est un premier don et y répondre en donnant sa confiance est un autre don, mais second seulement.

La confiance appartient bien à l'intuition. Mais cette intuition est passive, au sens où Levinas dit que la responsabilité devant l'Autre est passive. Ne suis-je pas « intuitionné » par l'Autre qui m'inspire confiance ?

Admirable confiance qui éveille notre conscience à ce qui la constitue. Non seulement, il n'y a de sujet que dans le dialogue avec d'autres sujets (Martin Buber), mais plus radicalement l'avènement du sujet n'advient que dans la relation asymétrique, dans laquelle le sujet reçoit sa révélation par l'autre, comme un don sans contrepartie.

Tout homme qui vient au monde est un prématuré d'environ dix-huit mois. Les nouveaux nés de notre espèce humaine sont incapables de survivre seuls. Comment s'empêcher de penser que pendant ce long temps de dépendances, la confiance se forme et nous forme, comme la seconde matrice, relationnelle, de notre humanité ? Sans doute la confiance nous redonne-t-elle le goût de ce temps primordial que nous avons oublié, quand nous accédions à l'âge de raison.

Il y a en nous un socle vital qui est bien antérieur à la raison. La confiance vient de ce socle, de ce « grund⁶ » - notre terre nourricière. L'amour y plonge ses racines. Quand la raison n'est pas, quand elle n'est plus, ils demeurent et nous restons des hommes.

CONFIANCE ET DIGNITÉ

La dignité appartient aussi à ce socle vital dans lequel elle se conjugue avec la confiance et l'amour. Pas de dignité sans confiance et pas de confiance sans reconnaissance de la dignité. Cette reconnaissance n'a rien d'intellectuel, sauf peut-être en matière de bio-éthique. Quelle éthique de la dignité face à l'éprouvette ? Ici semble-t-il l'intuition cède le pas à la raison. Mais sans doute cette approche est-elle trop restrictive car elle ignore le contexte relationnel qui entoure ce fragile objet de verre : le désir d'enfant des parents essentiellement.

Comme la confiance, la dignité procède d'une inspiration-révélation qui nous vient de l'extériorité : celle de l'Autre dans son altérité. Son extériorité nous rejoint dans notre intériorité. La transcendance habite dans notre immanence qu'elle dépasse et tire vers l'infini.

Ce n'est pas notre libre-arbitre qui décide qui est digne et qui ne l'est pas. La conception occidentale du Sujet tendrait cependant plutôt à lier sa dignité à son autonomie. Exit l'autonomie, exit la dignité, ... et après exit la vie ? Certains le pensent. Mais le vivent-ils ainsi ? Ici encore, la petite phénoménologie du vécu met en doute la réalité de cette conception⁷. N'est-ce pas dans les naufrages - aux limites de l'humain - que la dignité de l'Autre s'impose le plus radicalement à nous comme le devoir que nous avons envers lui ? Intuition, inspiration, assignation à la

⁶ En néerlandais, le mot allemand « grund » se dit « grond ». C'est la même racine linguistique. Beaucoup de significations dérivent du sens littéral : le « sol ». Ces significations évoquent ce qui est « fondamental », ce qui donne un « socle ». Dans l'ouvrage Plus est en l'homme déjà cité, un sens encore plus profond - celui d'un fondement ... sans fond ! - a été esquissé. C'est celui de « l'Ungrund ». Nous en citons le passage clé (p. 123 - voir référence complète au livre en note 4 cidessus): « On pourrait songer ici à cette notion de *l'Ungrund* développée par Nicolas Berdiaeff. Ce dernier y voyait, selon Laurent Gagnebin, un abîme mystérieux...sans fond, c'est-à-dire aussi sans fondement, sans explication. *L'Ungrund* est cette source d'une liberté sans cause, primordiale, méonique et non ontique, irrationnelle et potentielle.

D'après L. Gagnebin, Berdiaeff avait lui-même emprunté cette notion à Jacob Boehme.

L. Gagnebin, *Nicolas Berdiaeff ou la destination créatrice de l'homme*, op. cit., p. 84

⁷ Voir Léon Cassiers, *Ni ange ni bête- Essai sur l'éthique de l'homme ordinaire*, Cerf, 2010

responsabilité qui résonne comme l'antique commandement : « Tu ne tueras point ».

Au début de notre vie, nous n'étions que fragilité et dépendance. L'amour que nous avons reçu a éclairé l'indistinction de notre être-monde fusionnel, nous qui n'étions que « ventres affamés ». Petit à petit, les autres que nos « moi » ont pris forme et existence. Ils sont devenus pour nous des singularités, et nous aussi le sommes devenus. Nous avons reconnus des sujets en ceux qui nous prodiguaient leur amour et leur confiance dans la promesse que nous étions. Et ainsi nous nous sommes découverts peu à peu comme des sujets. Comme l'écrit Yves Haubourdin, « La confiance relève de l'intime, elle ne se pare pas d'habits, elle est nue. Quand j'ai confiance, je ne crains pas de me mettre à nu face à l'autre, de montrer mes faiblesses, ma fragilité. Regardons les petits enfants, leur confiance aux parents est aveugle : la confiance au fil de la croissance, tend à diminuer, la raison à grandir, à prendre le pouvoir, les commandes de l'être. »

Fragilité, confiance, amour, tout est lié, dans ce « fond vital » qui nous a fait naître à la conscience. Tout cela mijote dans cette seconde matrice dans laquelle le fusionnel devient relationnel, donc distinct et singulier. Confrontés à la vulnérabilité de l'autre, à sa fragilité, à la responsabilité à laquelle il nous assigne (Emmanuel Levinas) nous entendons son appel : « fais-moi confiance, dans ma fragilité, au-delà des apparences qui m'accablent, je suis un homme ». Et ce « dire » qui n'a pas besoin de mots signifie un « fais-moi confiance tel que je suis » qui est une autre manière d'exprimer son « aime-moi ». Cet appel nous impressionne, nous « intuitionne » au plus profond comme s'il réveillait en nous le souvenir de notre fragilité première.

CONFIANCE ET ÉTHIQUE DE LA FRAGILITÉ

L'homme fragilisé est la source d'un appel à la responsabilité qui résonne aussi comme un appel à faire confiance à son humanité, à reconnaître sa dignité. Il faut préciser que cet appel est souvent silencieux, sans paroles. C'est un « méta-langage », celui d'une langue primordiale. Lorsque la communication paraît rompue, que la conscience ne répond plus, que la passivité semble totale, il y a encore un « dire », sans mots, sans regard, parfois il y a le toucher comme unique signe qui tombe sous le sens, parfois rien d'autre que le corps passivement exposé. Dans ces circonstances, que peut donner en retour l'homme privé de tout ce qui fait l'humanité ordinaire à celui qui prend soin de lui ? Il se peut qu'en apparence le soignant ne reçoive rien, même pas un signe de confiance de son patient. Rien que le silence, l'absence. Mais la présence ne peut-elle se dire aussi sur le mode de l'absence ?

Qu'en est-il de la réciprocité dans la relation ? Celle du don et du contre-don (Marcel Mauss). De la réciprocité des confiances : « Je te fais confiance, tu me fais confiance ». De la réciprocité des consciences⁸ qui va de pair, quand les sujets se créent les uns par les autres.

Dans la relation de soin sans retour apparent, le soignant peut éprouver qu'il rend ce qu'il a reçu quand il n'était que dépendance, durant la prime enfance que nous avons évoquée, plus tard parfois aussi. Intuition ici encore. Confiance dans la vie, dans le fond qui nous a engendré : « J'ai reçu, je donne, j'ai confiance que je recevrai encore ... ». Cette intuition fait sens⁹.

Paul Ricoeur a reproché à Emmanuel Levinas sa conception d'une responsabilité pour autrui dégagee de toute exigence de réciprocité. Il y voyait une exagération hyperbolique, s'exposant au risque de ne pas être si humaine que ça, de conduire à martyriser le sujet que Levinas décrit comme « otage de l'autre ». Pour sa part Fred Poché a mis le doigt sur le paradoxe d'une responsabilité radicalement asymétrique : tout donner à l'Autre sans que celui-ci puisse donner à son tour, n'est-ce pas lui dénier l'existence et meurtrir sa dignité ? « La grande douleur des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié » a aussi dit le théologien suisse Maurice Zundel. Respecter la dignité de l'homme fragile c'est aussi entendre son désir de donner lui-aussi, à commencer par sa confiance.

Fred Poché¹⁰ le souligne : « il existe une force au cœur de la fragilité. [...] une force qui trouve sa source et son chemin dans le geste d'attention à l'autre (lui mon « frère en fragilité ») ; la force de celui qui « prend patience » dans la bienveillance d'un regard ayant intégré le « tragique de l'existence ».

« UN RÉALISME SPIRITUEL » ... « UN OPTIMISME TRAGIQUE »

Ces deux expressions sont d'Emmanuel Mounier. De la pensée de cette figure de proue du personnalisme, Paul Ricoeur a écrit qu'elle était :

« (...) plus qu'une philosophie : une matrice philosophique, des tonalités, des tenues théoriques et pratiques capables d'une ou plusieurs systématisations philosophiques ».

⁸ Maurice Nédoncelle, La réciprocité des consciences, 1942. « Autrui n'est plus une limite, mais une source, dès lors que « le moi ne peut être conçu sans un toi »

⁹ Voir A propos de la dignité – Soigner une rencontre entre des personnes, revue du CAPP Perso – Regards personnalistes, n°11-12, janvier juin 2007. Téléchargeable via le lien : <http://www.personnalisme.org/files/Perso%2011&12.pdf>

¹⁰ Fred Poché, Une politique de la fragilité, Cerf, 2004, p. 241.

« (...) moins qu'une philosophie : la théorie des valeurs, de l'histoire, de la connaissance, de l'être, restait implicite ».

La première proposition – celle du « plus qu'une philosophie ... », de « la matrice philosophique » - nous incite à voir large et en profondeur. Pour viser juste, il faut voir loin. La seconde nous encourage tout autant à l'audace. S'il y a de l'implicite dans la pensée de Mounier, alors nous pouvons tenter de l'explicitier librement et de lui donner une suite dans le contexte qui est le nôtre.

Les deux formules « Un réalisme spirituel » ... « Un optimisme tragique » sont des réponses à ceux qui qualifieraient d'utopique et naïve la conception de la confiance proposée ici, et en particulier ce qui se réfère à Emmanuel Levinas.

Il faut une sacrée foi en l'homme pour oser encore parler d'humanisme – et de confiance en l'homme - après les cataclysmes qui ont frappé l'humanité au XX^e siècle. Dans son camp d'internement, Levinas a écrit qu'il n'y avait plus qu'un seul « kantien » dans l'Allemagne nazie : le chien des gardes, surnommé Bobby par les prisonniers, qui saluait ceux-ci de ses aboiements joyeux. Au pays de Kant, d'Hegel et de tant d'autres figures majeures de la philosophie occidentale et de l'humanisme, c'était fort peu ... Ce trait d'humour ne doit pas occulter sur quel arrière-plan tragique se situe « l'éthique comme philosophie première ». Levinas a été meurtri dans sa chair par la disparition de sa famille dans les camps d'extermination. Après la Shoah, quelle issue ? Ne plus croire en rien, sinon dans l'absurdité ? Revenir à l'humanisme de bon aloi hérité des Lumières ? Ou porter plus haut encore la barre de l'humanité, dans un sursaut éthique ? C'est cette voie escarpée que Levinas a empruntée, celle du « Plus est en l'homme », ... et « malgré l'homme » devrions-nous ajouter. Il y a un côté pascalien chez Levinas. « L'homme passe infiniment l'homme » (Blaise Pascal). Mais la bête n'est jamais loin, qui sommeille en nous. Tel est le premier sens que nous voulons donner à « l'optimisme tragique ».

Il y a là aussi la source d'un « réalisme spirituel ». « Qui fait l'ange fait la bête ». Nous ne pouvons construire un monde meilleur sur l'hypothèse que les hommes sont naturellement bons (Rousseau). Se construire par les relations est un long chemin, semé d'embûches, de fautes, de chutes et de drames. Jamais nous ne serons des humains accomplis, mais toujours nous serons des personnes qui se font. L'essence même du spirituel c'est cela : se dépasser. Dépasser son être-pour-soi. S'ouvrir. Incorporer la transcendance dans l'immanence.

LA VIE NOUVELLE

Sans transition, ces réflexions sur le réalisme spirituel et l'optimisme tragique nous amènent au Mouvement La Vie Nouvelle. Quand il a été créé en 1947, les tickets de rationnement en avaient encore pour deux ans. Ils ne furent supprimés qu'en 1949.

La France émergeait des années sombres de la guerre, marquées par une crise de civilisation totale. Le nom du mouvement, qui aujourd'hui paraît « daté » car connoté à tort « mouvement d'Eglise » alors qu'il est laïque, prend son sens dans ce contexte des années qui ont suivi le conflit mondial et ses bouleversements. En réalité, La Vie Nouvelle était un formidable pari, témoignage d'une confiance un peu folle. C'était déjà, bien avant l'altermondialisme, l'affirmation que « Un autre monde est possible ! ». Car entre cette affirmation et celle que « une vie nouvelle est possible », quelle est la différence ?

Les attentes de la jeune génération d'aujourd'hui rejoignent celles de la génération qui a fondé La Vie Nouvelle. Pour les uns et les autres, la Terre comme elle va ne tourne pas comme il faut. La mondialisation abandonnée aux seules logiques du marché saccage tout : non seulement les ressources et l'environnement, mais plus essentiellement encore le lien social qui fait la société. Plus que jamais, il faudrait « refaire la Renaissance », créer une « nouvelle civilisation ». Ces propositions fortes, et toujours actuelles, sont de Mounier. Elles datent des années 30. Il n'est pas fortuit que ce philosophe engagé, fondateur de la revue Esprit (1933), ait très vite été adopté par La Vie Nouvelle comme « sa » source d'inspiration.

Ce mouvement poursuit un objectif de transformation sociale. Il le conjugue avec un objectif de transformation personnelle : l'expérience de la vie communautaire. Dans le personnalisme en effet, les deux vont de pair : la vie collective et la vie personnelle.

La confiance représente un triple enjeu pour La Vie Nouvelle. Le premier, c'est l'enjeu de la confiance en l'homme, si importante aujourd'hui. Il faut avoir confiance en soi pour avoir confiance dans les autres. Et réciproquement. Le deuxième enjeu c'est de faire confiance au mouvement dans sa capacité de « faire société » et de nous faire progresser. Cette capacité repose sur la confiance en l'homme et sur un savoir-faire qui est à l'œuvre dans les frat' comme dans les rassemblements nationaux : un respect de la parole échangée qui ressemble à celui que les Africains pratiquent. Comment ne pas voir dans cette convergence la marque de l'ouverture du mouvement vers l'universel ? C'est cependant là le troisième enjeu de la confiance pour La Vie Nouvelle. Avoir confiance en elle. Son terrain ne se réduit pas à l'Hexagone (une province de l'Europe ?), ni même à l'espace européen. L'ambition du Mouvement ne doit-elle pas se projeter aux dimensions du monde nouveau qui se construit ?

LA POLITIQUE ET LA DÉMOCRATIE : UNE TRIPLE CRISE DE CONFIANCE

La démocratie comporte trois dimensions. Elle est d'abord un processus de représentation. Il n'y a que dans la « démocratie directe » que les citoyens font entendre leur voix sans intermédiaire. La Suisse mise à part, dans la plupart des

pays il s'agit de « démocratie indirecte ». Les citoyens élisent des représentants qui portent leur voix dans le débat démocratique. La démocratie est aussi un processus de délibération. Réunis en assemblée, les élus du peuple questionnent le gouvernement. Ils discutent des questions de société et délibèrent sur des projets de loi. La démocratie est enfin un processus d'action orienté vers l'efficacité. La majorité parlementaire soutient le gouvernement qui mène des politiques. Des mesures sont coulées en forme de lois.

Ces trois dimensions connaissent une crise de confiance. Beaucoup de citoyens ne votent pas parce qu'il jugent que « tout est truqué ». Les listes sont cadenassées par les appareils politiques. Dans les scrutins majoritaires à deux tours, comme dans les élections à la proportionnelle, il y a des arrangements opaques dans et entre les partis. Durant les débats parlementaires, c'est la langue de bois qui règne. La délibération ne fait pas émerger un « bien commun », un « intérêt général ». Il y a doute aussi sur la démocratie comme processus d'action efficace.

Que doit faire un mouvement personnaliste et citoyen face à cette triple crise de confiance ? D'abord renouveler la confiance dans la démocratie parlementaire, c'est-à-dire dans les deux dimensions de représentation et de délibération. En effet, il est impossible d'organiser un véritable dialogue entre des millions de gens. En Suisse, des questions cruciales sont soumises à l'opinion publique, par exemple l'accueil des étrangers, ou les minarets sur les mosquées. Nous voyons bien à quelles solutions abruptes sinon brutales cela conduit. Le dialogue est le seul moyen de rapprocher les points de vue et d'aboutir à des solutions créatives, notamment sur les questions éthiques. C'est la fonction principale des assemblées élues. Mais pour que cela marche, il faut avoir confiance dans la parole des autres.

L'autre grand défi c'est celui de la légitimité de l'Etat, de la démocratie qui agit. L'efficacité supérieure de la « main invisible » du Marché est un trompe-l'œil idéologique. L'idéologie libérale-capitaliste n'a cessé de vanter les vertus du Marché et de déprécier l'action de l'Etat. Mais quand les banques sont au bord de la faillite, alors les supporters du Marché toujours enclins à privatiser les bénéfiques, sont d'accord de socialiser les pertes, au nom de « l'intérêt général ». Face à la vision à court terme, à l'appétit spéculatif, au cynisme des délocalisations, les raisons sont nombreuses de redonner à l'Etat une place centrale dans la société. Citoyens, aux armes – mais pacifiques ! Ayons confiance : notre Démocratie est plus efficace que le Marché des anonymes.

LA DROITE, LA GAUCHE ...CONFIANCE EN QUOI, CONFIANCE EN QUI ?

Dans ce débat sur la légitimité de l'Etat et le renouveau de la démocratie, des lignes de fracture entre la Droite et la Gauche se dessinent. L'une et l'autre sont plurielles. A droite, il y a essentiellement les Libéraux (au sens européen du terme) et les

Conservateurs. De l'autre côté, nous trouvons la Gauche classique des Socialistes et des Sociaux-Démocrates et une « Autre Gauche » - la « Nouvelle », la « Seconde », « la Gauche de la II^e Modernité » ... entre autres appellations « non contrôlées ». Nous y rangerons les Ecologistes et les Socialistes rénovateurs, alias les « Néo-Socialistes », ainsi que la galaxie des nouveaux mouvements sociaux et culturels¹¹ provisoirement non structurés : Indignés, Objecteurs de croissance, Créatifs culturels, Simplicitaires, ...

« Dis-moi en quoi – mieux, en qui – tu places ta confiance, je te dirai qui tu es ». Commençons par la Droite. Les Libéraux forment une sorte de « Droite heureuse ». Ils sont persuadés que le Marché crée un « ordre » spontané qui représente un optimum à ne pas trop perturber. L'action de l'Etat doit rester limitée, sauf évidemment quand il s'agit de socialiser en urgence les pertes, comme nous l'avons déjà évoqué. Pour eux, la « démocratie du Marché » fonctionne toujours mieux, au sens de l'efficacité et de l'efficience, que la démocratie politique. A côté des Libéraux, il y a les Conservateurs. Souvent héritiers des courants chrétiens (Chrétiens-Démocrates, Chrétiens-Sociaux), les Conservateurs se distinguent des Libéraux par leur confiance moins grande dans l'ordre marchand. Les injustices que celui-ci engendre ne leur échappent pas. Rien d'étonnant pour les héritiers de « l'humanisme chrétien ». Surtout ils éprouvent des scrupules à adhérer au paradigme individualiste qui soutient le capitalisme libéral. Mais, les Conservateurs ne font guère confiance à la puissance publique. Ils se méfient de la démocratie, aussi pour des raisons historiques (affrontements cléricaux-anticléricaux au XIX^e siècle).

La Gauche ne partage pas la foi libérale dans les vertus du Marché, quoique depuis 20 ans une grande partie de la Gauche classique se soit ralliée au capitalisme-libéral, par défaut d'alternative, après l'effondrement du « socialisme réel ». Ce ralliement a été facilité par une raison d'ordre anthropologique. Cette première Gauche, héritière du socialisme scientifique, ne s'est en effet jamais fondamentalement distancée du paradigme individualiste. Quand la légitimité de l'Etat a faibli sous les assauts du néolibéralisme, une partie de cette Gauche s'est convertie – par résignation et absence d'imagination ? – à la religion de la « Société de marché », au point que certains se qualifient aujourd'hui de « socialistes-libéraux ».

Mais rien n'est perdu, le désenchantement du monde n'est pas une fatalité, que du contraire. Il y a « l'autre » Gauche. Celle du XXI^e siècle ? Elle ressemble aux courants du socialisme dit « utopique » du XIX^e siècle (Proudhon en France, Owen

¹¹ Pour en savoir davantage sur ces nouveaux mouvements qui émergent, consulter le blog « Projet relationnel » animé par Christophe Engels sur <http://projetrelationnel.blogspot.com/>

en Grande-Bretagne, ...) car elle place sa confiance dans une nouvelle utopie reconstructive. Plus que jamais, « Un autre monde est possible », grâce à l'action collective, à la la volonté de construire une démocratie efficace – c'est « la confiance en quoi » - mais aussi il ya un autre monde «qui est déjà dans celui-ci », puisqu'il est présent en chacun de nous – « c'est la confiance en qui ».

Cette nouvelle Gauche, qui est porteuse d'une légitimité historique puisée aux aurores de la société industrielle, pourrait-elle trouver dans un personnalisme revisité et actualisé – le « néo-personnalisme » - une source d'inspiration essentielle ? C'était déjà le pari de La Vie Nouvelle dans les années qui ont suivi sa fondation en 1947. Plus que jamais, c'est notre pari aujourd'hui, un pari qui porte la marque de notre confiance en un monde meilleur, en une alternative personnaliste et citoyenne « Pour une vie nouvelle ».

--- --- ---